

Critique de la religion chez Ludwig Feuerbach : le rejet de l'immortalité de l'âme dans ses *Pensées sur la mort et l'immortalité*

Séminaire « Critique de la religion »
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne – HiPhiMo
Séance du 12 octobre 2026

Présentation d'Ezequiel Burstein
(doctorant à l'EPHE-PSL et à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne)

I. Périodisation de la croyance en l'immortalité de l'âme

Texte 1 – Rome et la Grèce

« On peut distinguer trois périodes principales dans la doctrine de l'immortalité de l'âme au cours de l'histoire du développement de l'esprit de l'humanité européenne. La première est celle des Grecs et des Romains qui ne connaissaient et ne croyaient pas en une immortalité au sens où nous l'entendons. Le Romain ne vivait que dans Rome ; le peuple romain était, pour ainsi dire, l'espace unique et entier qui contenait son âme et limitait l'horizon de ses manières de voir. Il ne connaissait pas d'autre vie que la vie effective de l'État et du peuple. L'idéal et l'effort suprême du citoyen singulier était de glorifier Rome, d'étendre sa puissance au-delà de toute limite et de la fonder pour l'avenir et, pour ce qui est de sa personne, de demeurer dans le souvenir reconnaissant de la postérité. Le Romain n'avait pas posé son Soi en dehors et au-dessus de la véritable vie en communauté et ne l'avait pas pris pour quelque chose d'essentiel et d'autonome dans cette exaltation au-delà de toute détermination et communauté. Le Romain était l'âme, le Moi du Romain ; il était et se savait être quelque chose avec son peuple, dans et par lui. La croyance en l'immortalité au sens moderne repose sur la séparation de la possibilité et de l'effectivité ; là où possibilité et effectivité sont une, cette croyance moderne disparaît. L'idéal du Romain était l'ordre éthique dans sa détermination d'ordre éthique romain – le Romain parfait ; mais il était en son pouvoir d'atteindre cet idéal, tout comme l'idéal du germe – la fleur resplendissante de couleurs et exhalant des parfums agréables – est déjà atteint dans le germe en vertu de sa disposition, de sa capacité et de sa possibilité. Puisque le Romain ne connaissait pas de séparation ni de cassure entre la représentation et l'effectivité, entre la possibilité et la puissance actuelle, entre l'idéalité et la réalité, il ne connaissait pas non plus de survie de son Soi. La même chose vaut pour les Grecs. »

Ludwig FEUERBACH, *Pensées sur la mort et l'immortalité*, trad. de l'allemand et annotations par Christian Berner, Paris, Cerf, 1991, p. 41-42. *Gesammelte Werke*, éd. par Werner Schuffenhauer, Berlin, Akademie Verlag, 1967 sqq., tome I, p. 183-184 (désormais : PMI pour l'édition française ; GW pour l'édition critique allemande, chiffre romain pour le tome et chiffre arabe pour la page).

Texte 2 – L'Église au Moyen Âge

« La seconde époque de l'histoire du développement de cette doctrine ou croyance est la période chrétienne catholique, le Moyen Âge. L'immortalité y devint un article de foi et de doctrine universel. Mais ce serait une opinion très superficielle que de vouloir présenter la croyance en l'immortalité et son enseignement comme moment caractéristique et marque distinctive décisive de l'esprit de cette époque. La caractéristique essentielle et distinctive de cette période était bien plutôt la croyance béatifique en l'existence effective de la grâce divine et des plus hauts biens suprasensibles, la croyance inconditionnelle, qui n'écarte ni n'isole rien, au contenu intégral et positif de la religion chrétienne. L'homme singulier n'avait pas encore la conscience désolée et vide de sa singularité, de son autonomie isolée ; il n'était pas encore livré à lui-même ni axé sur lui-même ; il était recueilli et inclus dans la sainte communauté des croyants, se savait et se sentait lui-même par le seul fait d'être intégré à une communauté divine, à un monde saint et spirituel, à un ordre suprasensible effectif, rédimé, sauvé, en possession de la vraie vie. La suprême manière d'être, c'est être dans une communauté, la jouissance suprême est jouissance et sentiment de l'unité. L'Église catholique était précisément cet être commun, l'union de tous les esprits dans *un* esprit et une foi. Puisque l'individu n'était pas dépendant de lui-même, qu'il n'était ni livré ni abandonné à lui-même, le fait d'atteindre son au-delà, c'est-à-dire son salut et sa béatitude, ne dépendait plus de sa propre autodétermination, de son activité, de sa conviction et de ses efforts. Ni la foi ni la conviction et l'action morales ne sont être ; elles ne sont que des autodéterminations intérieures, spontanées. Pour la foi, la conviction et l'action morales, l'être est quelque chose qui n'est pas effectif, mais existe uniquement dans l'au-delà, dans la croyance : on l'espère, on le désire avec ardeur. Mais à l'époque chrétienne catholique l'être qui, pour la foi et la conviction morale, n'est que dans l'au-delà, était effectif dans l'Église qui était un être qui se tient au-dessus de la vie simplement profane et naturelle, un monde sensible suprasensible et suprasensible sensible. Ce n'étaient par conséquent ni la foi ni la conviction morale, mais l'existence au sein de l'Église qui constituait l'essence des individus. Puisque l'Église, en tant que communauté des croyants, était le royaume effectif de Dieu, il n'y avait pas de place permettant la séparation entre l'ici-bas et l'au-delà, l'espérance et l'accomplissement, l'activité et l'être, l'idéalité et la réalité, la possibilité et l'effectivité. La croyance à l'immortalité n'était donc qu'un article de foi parmi d'autres et non pas un signe distinctif et un moment déterminant et caractéristique de l'esprit. En fait, si l'on considère la chose avec plus de précision et de minutie, on doit dire que ce n'est pas tant l'individu comme tel, mais bien plutôt le ciel et l'enfer qui étaient l'objet essentiel de cet article de foi et de doctrine. On doit distinguer clairement la croyance au ciel et à l'enfer de la croyance en l'immortalité de l'individu.

[...] Si on veut trouver dans le système de croyance du christianisme primitif l'idée de l'immortalité de l'individu en tant que telle, l'idée de sa survie après la mort au sens moderne, alors on ne la trouvera que dans la croyance à la résurrection des corps. Car cette croyance signifie en vérité que le corps, l'individu en tant qu'individu, est immortel. Dans la nature, l'ombre succède à la chose, mais dans l'histoire l'ombre la précède. [...] La croyance à la résurrection était le symbole, l'image énigmatique, l'ombre de la croyance à l'immortalité de l'individu en tant que telle. »

PMI, p. 42-44 ; GW I, 185-188.

II. L'adversaire : la religion du Moi détaché du monde

Texte 3 – Protestantisme, piétisme et rationalisme

« La croyance à l'immortalité de l'individu n'apparaît pour elle-même et sans voile qu'à l'époque moderne qui constitue, par voie de conséquence, la troisième et plus importante période de cette croyance et doctrine. Ce n'est donc qu'à cette époque qu'elle forme un moment historique caractérisé, déterminé et déterminant, qui doit être saisi et mis en évidence pour lui-même. La caractéristique de toute l'époque moderne est qu'en elle l'homme en tant qu'homme, la personne en tant que personne et donc l'individu humain singulier dans sa propre individualité a été perçu comme divin et infini. Le protestantisme fut la première figure dans laquelle s'exprima le caractère de l'époque moderne. Le principe suprême n'était plus l'Église et l'être recueilli dans l'unité de l'Église, mais la foi, la conviction individuelle. L'Église n'était plus le principe de la foi, c'est la foi qui était devenue le fondement et le principe de l'Église. L'Église ne tenait plus alors la force et le fondement de son existence de l'autorité de l'unité et de l'universalité, mais de la puissance de la foi individuelle. Le point focal du croyant protestant était le Christ, l'homme-Dieu ou l'unité de l'essence de l'homme et de l'essence de Dieu, sous la figure et la forme du Christ. La personne était ainsi déjà le centre du protestantisme, mais non la personne en tant que personne en général, qui inclut toute personne sans distinction ; ce n'était la personne que dans la mesure où elle était singulière, l'unique personne de l'histoire universelle, le Christ. Dans certaines sectes protestantes, celle des piétistes par exemple, cette vénération de la personne du Christ a été poussée à de tels extrêmes que l'individualité sensible du Christ elle-même devint un objet de vénération ; la vénération de son individualité s'étendit à son tour jusqu'à la vénération de sa dépouille mortelle. [...] Le protestantisme se développa alors encore jusqu'à ce que ce ne fût plus la personne du Christ, mais la personne en tant que personne qui devînt le centre des individus. Chaque personne devint ainsi en elle-même et en son for intérieur son propre centre. C'est ainsi que l'évangélisme protestant déboucha sur le rationalisme et le moralisme. Le piétisme doit être compris comme la transition vers ces dernières formes. Car pour le piétiste, le Christ vrai et essentiel n'est plus la personne effective du Christ en et pour elle-même, telle qu'elle existe en Dieu, mais la figure que revêt le Christ à l'intérieur du sujet, le Christ qui est recueilli dans le cœur, qui n'existe que dans le sentiment et la conviction, le Christ qui est devenu le Moi de l'individu croyant lui-même. C'est pourquoi le piétiste ne s'intéresse qu'aux particularités spécifiques et subjectives du Christ externe. Mais alors, puisque seul ce qui est personnel au Christ comme individu, par exemple les souffrances qu'il a endurées par amour pour les autres, devient un objet de représentation, seul ce qui est subjectif devient un objet pour le sujet et le sujet devient véritablement à lui-même son unique objet. C'est ainsi que le piétisme déboucha sur le rationalisme et le moralisme qui sont précisément les formes de l'esprit où l'objet du sujet n'est autre que le sujet lui-même, où seule la personne est tout, l'essentiel et l'infini. C'est pourquoi la croyance à l'immortalité individuelle n'apparaît qu'avec le piétisme comme un moment infiniment important et essentiel, comme une marque caractéristique, spécifique et distinctive du point de vue moderne et devient spécialement importante avec le moralisme et le rationalisme. »

PMI, p. 44-45 ; GW I, 189-191.

III. Métaphysique de la limite : différence, objectivité, finitude, mort

A. La mort réelle et son fondement intérieur

Texte 4 – La mort réelle et définitive

« La religion véritable, l'humilité véritable, l'abandon et la submersion totale en Dieu ne sont possibles qu'à la condition que l'homme reconnaisse la mort comme étant vraie, réelle et entière. Toute la théologie n'est qu'un jeu de ballon. L'individu se lance au loin dans l'unique fin d'être renvoyé à lui-même par Dieu, il ne s'humilie devant Dieu qu'afin de se réfléchir en lui. Sa perte de soi est jouissance de soi, son humilité est une élévation de soi. Il ne s'abîme en Dieu que pour en ressurgir indemne, rafraîchi et revigoré, pour se brunir sous le soleil de sa propre splendeur ; il ne s'abîme en Dieu que pour y repêcher la perle de son Soi si précieux. [...] Si tu observais un garçon qui ouvre une noix avec ses dents et qui y laisserait plutôt quelques dents que d'abandonner, combien l'admirerais-tu si tu ne savais pas ce qui est caché derrière la coquille, si tu ne connaissais pas le but de son douloureux et dur effort ! Mais ton admiration se transformerait en son contraire dès que tu reconnaîtrais le but et l'objet véritable des efforts de ce garçon ! Regarde à présent nos piétistes ; regarde comme l'individu se croque et se broye lui-même uniquement pour en retirer le doux noyau de son Soi. Certes, une personne qui ne va pas au fond des choses demeurera admirative en entendant parler ces gens de leur propre néant et de corruption, d'humilité, de soumission à Dieu, de mort dans le Christ et en voyant avec quels mouvements brisant esprit et cœur ils broient ce qu'ils ont de meilleur, la raison. Mais en quelle émotion se transformera son admiration lorsqu'elle aura reconnu ce qui doit être découvert ? Ce noyau n'est rien d'autre que l'individu lui-même. »

PMI, p. 51 ; GW I, 199-201.

Texte 5 – Mort temporelle et mort intemporelle

« Dieu est la raison dernière du caractère éphémère de toute chose. On pourrait donc dire que le temps est la seule véritable preuve de l'existence d'un Dieu. Le temps démontre en effet qu'il existe un être infini dans lequel tout est consumé, face auquel tout ce qui est fini et par lequel toute chose est finie, éphémère, périssable. Le temps n'est que la manifestation du fait que toute chose a déjà péri en Dieu de toute éternité. Le fini aurait un être-là et une existence infinie s'il n'y avait pas d'être infini. Mais de la même manière qu'un corps céleste lumineux qui a cessé d'exister depuis longtemps ne nous semble s'évanouir qu'après avoir disparu de notre regard, à cause de la distance infinie qui sépare les corps célestes de nos yeux, de la même manière ce qui est déjà mort en Dieu de toute éternité ne semble mourir, pour l'homme sensible, que lorsqu'il le voit mourir de ses propres yeux. Car la mort temporelle présuppose une mort intemporelle et la mort sensible présuppose une mort suprasensible. Et cette mort éternelle, cette mort suprasensible est Dieu même. Ce n'est que l'enveloppe de la mort qui est dure, son noyau est doux. La mort sensible n'est en quelque sorte rien d'autre que le son avec lequel la chose temporelle exprime et proclame sa mort intemporelle, elle n'est rien d'autre que la lumière qui éclaire dans l'obscurité pour rendre visible et révéler la mort cachée et secrète. Ce qui n'a pas en soi quelque chose de divin ne saurait mourir. Désirer et souhaiter quelque chose après la mort est donc un égarement sans bornes. Car la mort est produite par un désir interne de la nature [...]. Et ce que la nature et

sa pulsion manifestent ainsi est que son être est consumé et dissous en Dieu. Tu ne meurs que parce que tout ce que tu imagines n'atteindre qu'après la mort est déjà là avant la mort ; la mort n'a pas son origine dans le manque et la pauvreté, mais dans la profusion et la satiété. [...] L'éternité est avant et au-dessus de la mort. [...] Tu ne peux par conséquent rien attendre après la mort, car elle résulte justement de ce que tu n'attends à tort qu'après la mort.

[...] Mon cher lecteur, toi qui es peut-être tombé sur ces pages par hasard, qui que tu sois par ailleurs, piétiste ou rationaliste, écoute : si ces pensées te paraissent mystiques et si tu les rejettes pour cela, alors tu devrais prendre en considération le fait que, si ce n'est dans la vie, du moins à la fin de la vie, à l'instant de la mort tu seras astreint à être mystique, que tu le veuilles ou non. Car la nature elle-même est absolument mystique dans la mort. Il n'y a pas de demi-mort, de mort contradictoire et ambiguë dans la nature ; tout y est vrai, entier, indivis et complet. La nature n'est pas contradictoire ; elle ne ment pas. La mort est donc la dissolution totale et entière de tout ton être. Il n'y a qu'une seule mort, qui est entière. La mort ne grignote pas une partie de l'homme pour en laisser subsister une autre. L'entier, la totalité est la forme et le caractère général de la nature. Lorsque tu meurs, tu meurs entièrement, tout est mort. »

PMI, p. 53-55 ; GW I, 204-207.

Texte 6 – La différence en Dieu et l'homme comme esprit

« La différence de Dieu et de la nature est le résultat de son acte de différenciation, et Dieu ne se différencie de la nature que s'il se différencie lui-même de lui-même, lorsqu'on ne le pense pas comme personne absolue, c'est-à-dire comme simple existence sans essence, comme personne sans essence, mais seulement s'il est à la fois personne et essence, seulement s'il est en son essence toute nature et toute essence distincte de lui en tant que personne consciente de soi. Là où il n'y a pas d'altérité, pas d'opposition, il n'y a pas de différence (car il y a différence dans l'opposition et opposition dans la différence ; les choses différentes se disent l'une à l'autre : "Je ne suis *pas* ce que tu es, tu n'es *pas* ce que je suis ; tout ce que tu es, je ne le suis pas, tu n'es pas là où je suis, je commence là où tu prends fin ; mon commencement est ta fin."). Mais là où il n'y a ni opposition ni différence, il n'y a ni joie ni douleur, ni pulsion, ni stimulation, ni aiguillon ni impulsion. Lorsqu'ils ne sont pas dans une essence, alors elle n'a pas en elle la cause de son activité. Une essence sourde et émuée, sans éperon ni aiguillon est dépourvue d'auto-activité. Si par conséquent Dieu n'est pas différent de Dieu en Dieu lui-même, s'il n'a pas en lui-même une essence différente de sa personne (et qui est l'unique nom que la plupart des gens donnent à Dieu) et si cette essence ne contient pas d'opposition, alors il est bel et bien différent de la nature, mais cette différence n'est pas un résultat de sa propre activité. Car une essence auto-active est une essence qui est différente d'elle-même en elle-même, qui en elle-même est double. Pourquoi l'homme est-il esprit ? Non seulement parce qu'il est différent de la nature, mais encore parce que sa différence d'avec la nature est le résultat de son propre acte de différenciation. [...] Mais en quoi consiste la possibilité de cet acte ? En ceci que l'homme n'est pas simplement une personne consciente d'elle-même, mais qu'il est et qu'il a en lui-même ce dont il se différencie, ce qui fait par différence qu'il est une personne se différenciant, consciente de soi. Il est et a en lui-même nature, âme et essence. S'il n'y avait pas de nature en lui ou bien plutôt s'il n'était pas nature, alors l'impulsion, le commencement et l'origine de l'activité et de la différenciation

lui seraient également extérieurs ; il ne serait alors qu'un être sans esprit, régi de l'extérieur. » PMI, p. 57 ; GW I, 210-211.

B. Le fondement extérieur : l'objectivité

Texte 7 – Les choses comme limite

« Dieu n'est pas simplement un Dieu qui t'affirme, mais il est aussi un Dieu qui te nie ; il n'est pas seulement le commencement et la fin de toutes *choses*, mais aussi le *commencement* et la *fin* de *toi-même*. Les choses et les essences qui existent hors de toi, que tu distingues de toi-même et que tu ne reconnais pas comme étant identiques à ton Moi et à ton Soi, ces choses que tu ranges sous le concept générique de l'objet ou de la nature sont toutes des limites et des négations de toi-même. Dans la mesure où d'autres choses et d'autres essences existent hors de toi, tu n'existes pas. Autant il y a de telles choses, autant tu connais d'extrêmes et de limites dans lesquelles tu cesses d'être. À chaque arbre, chaque mur, chaque table auxquels tu te heurtes, tu te heurtes pour ainsi dire à ta mort, à la limite et à la fin de ton existence. Pour te rappeler ta fin, point n'est besoin de te promener dans un cimetière ; chaque tabatière hors de toi suffit à rendre présent le cercueil de ton Soi. Chaque bourrade, chaque pression, chaque heurt est un *memento mori* vivant ; la nature entière est un cimetière de ton égoïsme. »

[...] La mort n'est que la conséquence, la manifestation des limites internes de ton Soi. Ces mêmes limites internes ont une existence externe et autonome dans les choses qui, prises ensemble dans leur concept générique, forment l'objectivité en général. S'il n'y avait pas d'objet, l'individu serait infini et par conséquent immortel *per se*. Si le sujet personnel existait seul, il n'aurait naturellement pas de fin, de limite, de mort. Mais l'existence d'une réalité objective est la preuve effective de la finitude de la subjectivité [...]. »

PMI, p. 62-63 ; GW I, 217-219.

C. La mort comme condition de l'existence : le temps et l'espace

Texte 8 – La mort comme entrée dans l'existence

« Car la mort est la condition de possibilité de ton existence. Bien que la mort ne se manifeste que tardivement, qu'elle ne soit que la fin de ta vie et qu'elle semble suivre ta vie dans la réalité sensible, elle n'est pas une vérité *a posteriori*, mais une vérité *a priori*. La mort est la condition présupposée et préalable de ton existence. De même que tu ne quittes l'existence que dans la mort, de même tu n'entres dans l'existence que par la mort. La fin d'une chose n'est-elle pas toujours son véritable commencement ? La fin sensible n'est-elle pas uniquement la manifestation du commencement véritable ? Ne parviens-tu pas au concept d'une chose qu'à sa fin ? Ne perçois-tu pas son essence que là où la chose cesse ? Est-ce que la semence de l'homme est le véritable commencement de l'homme ou est-ce que ce n'est pas la fin de la semence, l'homme, qui est le véritable commencement et principe de la semence ? La semence n'est possible qu'à la condition de son non-être, c'est-à-dire à condition de ne pas rester semence, mais de devenir autre chose. [...] Si tu reconnais que la fin est aussi commencement et si tu ne sé pares plus la mort de l'existence, alors tu pourras aborder la question de savoir comment l'infini peut être le fondement du fini, comment ce qui est conditionné, particulier et déterminé peut provenir de l'être absolu qui est amour absolu et unité substantielle de tous les êtres. Et cette question ne sera plus pour toi d'une

difficulté insurmontable. [...] Le temps est distinct de l'essence dans la mesure où ce qui est successif dans le temps est un et simultané dans l'essence. Mais la naissance et la disparition coïncident dans le temps et dans cette "coïncidence", le temps est identique à la simultanéité de l'essence. Tout (le multiple, le particulier, le fini) est un et simultané dans l'essence ; l'essence est par conséquent une unité négatrice. L'essence est essence lorsqu'on la conçoit exclusivement comme un être qui est un ; mais si on la conçoit comme unité *négatrice* (et on doit la concevoir ainsi car il n'est pas d'unité sans négation), alors elle est, justement en tant que négatrice, le temps ; en tant que tel, l'être qui est un est l'être successif qui [...] est à la fois naissance et disparition. La naissance et la disparition sont bel et bien séparées pour les sens, dans ce qui est temporel, mais elles ne le sont pas dans le temps lui-même. [...] Le temps n'est autre que l'essence en action. [...] L'action n'est que l'intention où tout ce qui existe comme un et identique est posé dans la succession.

[...] Tout ce qui est le fondement et le principe de ta vie est aussi le fondement et le principe de ta mort. [...] L'espace et le temps sont d'abord des affirmations de ton être, mais ils sont aussi bien des négations de ton être. Tu n'existes que dans l'espace et le temps ; tu commences en eux, mais tu finis aussi en eux ; ils sont les limites de ton être. »
PMI, p. 71-74 ; GW I, 233-237.

IV. La réponse positive : non la survie de la personne, mais l'infinité de l'esprit

Texte 9 – La dissolution de l'individu dans l'esprit

« Dans cette unité de la spatialité, tu es un individu qui a une âme et un corps, c'est-à-dire un individu vivant. L'unité de l'âme et du corps constitue ta vie ; ton être n'est qu'un être vivant. Mais c'est parce que tu vis que tu meurs ; ton affirmation est aussi ta négation. Tu n'es enfin pas uniquement spatio-temporel et vivant, mais tu es aussi un homme, un être conscient et spirituel. L'esprit, la conscience sont l'être de ton être, sont toute l'essence et être, l'essence et l'être véritables dans ton essence et ton être ; ils sont les affirmations suprêmes, dernières et infinies de ton être. Mais ils sont aussi les négations véritables de ton être car ils sont tes négations spirituelles, invisibles et suprasensibles dans lesquelles, par conséquent, les négations déterminées telles que le temps, l'espace, la vie, tous ces fondements sensibles et subordonnés, conditionnés, de ta mort se dissolvent dans leur fondement véritable. Dieu, l'infini est le fondement infini *indéterminé* de ta mort. Le temps, l'espace et la vie sont les fondements déterminés, posés par eux-mêmes, de ta mort ; ils sont donc les fondements *sensibles*, médians et non le fondement ultime et originaire. La raison, l'esprit, la conscience est le fondement infini *déterminé* de ta mort. [...] La mort qui est simplement dérivée du temps, de l'espace et de la vie, n'est qu'une mort fondée de manière sensible. Partout, seul le fondement ultime est fondement. Lorsqu'on affirme par conséquent que seuls le temps, l'espace et la vie sont les fondements de la mort, alors on ne présente pas un fondement, mais des conséquences, des manifestations, des moyens termes. Celui qui persiste à fonder la mort de cette façon est un empiriste, un matérialiste, un naturaliste. Face à ce matérialisme et tellurisme, le solarisme de la croyance en l'immortalité conserve son droit et sa vérité. La croyance en l'immortalité n'est vraie et fondée qu'en tant qu'elle contredit et s'oppose à ce fondement naturaliste de la mort. [...] De même que le sensible n'est pas la conclusion, mais uniquement le passage vers le spirituel, de même la mort de l'individu n'est que passage. Car

l'individu n'est pas une réalité sensible ; il n'existe pas seulement dans le sensible, mais également au-delà du sensible, dans la conscience et la raison. L'individu est par conséquent en droit de se placer lui-même, au nom de la vérité, au-delà de la mort, de ne pas reconnaître sa fin dans la conception matérialiste de la mort. [...] Mais l'individu qui, contre le matérialisme, s'accroche à son immortalité comme à un sanctuaire inviolable ne se distingue pas du matérialiste : comme lui, il voit simplement la fin de l'individu dans une limite sensible, naturelle, dans une fin sensible. [...] C'est la *raison*, l'esprit, la conscience qui est la *véritable limite* de l'individu, la limite qui transcende la limite et la mort sensibles. La raison est la limite spirituelle, la fin suprasensible et la véritable mort de l'individu. L'esprit est la limite de toute réalité sensible et par conséquent de la mort elle-même comme fin sensible. L'esprit, la conscience, la raison est le véritable fondement, le fondement déterminé infini et ultime de ta mort. [...] Tes négations sensibles ne sont donc que des résultats et des manifestations de cette négation absolue, originelle et spirituelle. [...] Tu es bien un individu, une personne déterminée en tant que penseur déterminé, mais non pas en tant que penseur. En tant que conscient, tu fais un avec la conscience, en tant que penseur, tu fais un avec la pensée dans laquelle tous sont un ; tu as alors *spirituellement* disparu, tu as été dissous dans l'esprit. Ce n'est que dans la conscience que l'esprit a de lui-même que tu es conscient de toi. Toi, l'individu déterminé, tu ne peux te voir et te connaître toi-même que dans la lumière pure et universelle de l'esprit. La mort est la réalisation extérieure de cette négation spirituelle. »

PMI, p. 74-76 ; GW I, 237-240.

Texte 10 – L'humanité impérissable

« La vraie croyance à l'immortalité est la croyance à l'esprit même, à la conscience, à leur essentialité absolue et à leur réalité infinie. [...] Ce qui est vrai dans la croyance à l'immortalité (et qui est donc également vrai dans la croyance moderne, quoique ceux qui s'y tiennent ne soient pas conscients de cette vérité et n'y rattachent au contraire que des opinions et des points de vue contraires à la vérité) consiste uniquement dans le fait qu'elle est une représentation sensible de la nature de la conscience, que dans cette croyance la fondation, l'élément et la condition de toute histoire – c'est-à-dire l'unité du passé, du présent et du futur – est fixé comme quelque chose d'essentiel et érigé en objet si ce n'est de la connaissance et de la conscience, du moins de la représentation confuse et de la croyance. C'est pourquoi ta croyance à l'immortalité n'est une croyance vraie que si elle est croyance à l'infinité de l'esprit et à l'impérissable jeunesse de l'humanité, à l'amour et à la créativité inépuisables de l'esprit, à son propre déploiement éternel dans des individus nouveaux sortant du sein de sa plénitude, dans des êtres nouveaux qu'il tolère pour sa propre gloire, jouissance et contemplation. Ta croyance n'est vraie que si elle est croyance que le vrai, l'essence, l'esprit a une existence qui ne dépend pas de l'existence des individus et que l'humanité a une existence qui ne dépend pas de ces individus présents, déterminés et par conséquent si elle est la croyance que ces individus présents, déterminés ne sont pas immortels et impérissables, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas en vérité les derniers individus dans lesquels l'essence de l'humanité s'épuise et prend fin. »

PMI, p. 151-152 ; GW I, 356-357.

Texte 11 – Épigramme n° 300, « De la mort et de l'immortalité »
« L'homme vit éternellement ; c'est pourquoi, sachez-le, meurent les
hommes ;
L'éternel n'est en effet que la mort de tout ce qui est temporel.

Certes, un jour tu redeviendras poussière ; mais tes nobles pensées
Et ce que tu as vraiment aimé jamais ne passeront.

L'essence de l'homme n'est autre que l'objet qu'il aime ;
Lorsqu'il n'aime aucun objet, il est aussi vain que la paille.

Tu ne vis pas éternellement selon ta personne ou ta chair ;
Ce n'est que dans l'amour que tu vis après la mort. »

PMI, p. 239-240 ; GW I, 496-497.